

JACQUES RÉDA

LETTRE AU PHYSICIEN

La Physique amusante II

nrf

GALLIMARD

JACQUES RÉDA

LETTRE
AU PHYSICIEN

LA PHYSIQUE AMUSANTE II



GALLIMARD

OceanofPDF.com

à Jean-Pierre Luminet

Nos cheminements sont divers et, pour moi, la bougie
Vacillante que je promène au fond de ce tunnel
Où nous cherchons du grand réseau le sens originel,
Trouva son premier aliment dans la théologie.

Dès les langes on m'inculqua le dogme d'un seul Dieu
Qui fut, avant les temps créés, Père d'un Fils unique,
L'un à l'autre attachés d'un lien d'amour organique
D'où procède l'Esprit qui resplendit au beau milieu.

Cet article de foi désarçonne l'intelligence :
Elle bronche devant un Un défini par un Trois,
Mais l'arithmétique adaptée à nos cerveaux étroits
Ici trébuche et rend manifeste son indigence.

Car l'Être unique se devrait d'avoir toujours été
Absolument en incluant l'absolu du non-être.
Or d'un terme à l'autre il balance et peut se reconnaître
Dans ce rapport qui les unit comme une trinité.

Plus tard on m'enseigna qu'à l'origine de ce monde
Il y eut un énorme éclair et qu'on lui cherche en vain
Le moindre antécédent, puisque l'habitus qui devint
Pour nous Espace et Temps surgit à la même seconde.

Ce fut l'explosion d'un grain qui si fort concentra
Sa masse écrasante qu'il semble avoir voulu la faire
S'abolir, engendrant alors la torride atmosphère
Où, touché le point de rupture intime, il déflagra,

Se dilata soudain à des vitesses assassines,
Propagea sa fournaise alchimique où chaque élément
Naquit, évolua selon le refroidissement
Et se stabilisa pour le profit de nos usines.

Ainsi couronnant son effort monstrueux vers le Rien,
L'Univers rebondit et, pris au fil de la durée,
Conçut la vie où peu à peu, de marée en marée,
L'esprit s'exonda pour tenter son vol icarien.

Entre tout et rien bat aussi ce grand rythme binaire
Qui fait balancer l'Univers de temps faible en temps fort
Et, renversant l'appui, la vie y trouve le ressort
Qui l'invite à danser avec sa tendre partenaire.

Ainsi, bien qu'enfermé dans un humble écart des amas
Stellaires, j'entendis cette leçon de la musique :

« Vous êtes ici pour danser selon ma loi physique,
« Non pour obéir aux décrets que papes ou lamas,

« Maîtres et caporaux, s'arrogeant savoir et puissance
« Font peser sur le bal où je dissipe vos chagrins
« En vous réaccordant avec mon rythme et mes refrains
« Au tourbillon où votre cours fugitif prit naissance.

« Il persiste dans les remous de vos corps réunis
« Par le magnétisme du champ dont je les enveloppe
« À l'instant critique et moteur que suspend la syncope,
« Insaisissable esprit d'amour qui joint les infinis.

« Épouse du présent permanent qui se désagrège,
« Je tisse vos liens avec l'être immanent à soi
« Et le Temps dont la volonté qui jamais ne surseoit
« Acquiesce à mon rythme ouvert. Ainsi je vous protège

« D'une chute d'abord insensible, puis molle, puis
« Précipitée au point que, dépassant presque l'allure
« De la lumière, vous sombrez vers la noire avalure
« Où le temps se volatilise à son tour dans un puits. »

Qu'est-ce que mesurer le Temps ? Nous restons incrédules
Devant nos organes d'appoint capables d'isoler
Une nanoseconde et de faire batifoler
Des monceaux d'ans-lumière, nous, primitives pendules,

Chaque être, sablier vivant, mesurant le fatal
Et prompt écoulement de son évasive durée.
Mais celle que le rythme a pour notre pouls mesurée
Compose, à l'étalon du battement fondamental,

Avec tous nos instants fuyants, une seule brassée
Qui danse à la crête du flot tandis qu'il se répand
Comme s'il reflue pour la tenir, de syncope en
Syncope, indiscontinûment bondissante et bercée.

Nous sommes alors en osmose avec l'essentiel
Et de connivence profonde avec l'énigmatique.
Ni plus bas que l'atome ni plus avant dans le ciel,
Mais inséparable du fonds organique et mythique,

Être est notre savoir. Il suffit de le célébrer,
Alors qu'en permanence on voit l'Homme faire la gueule,
Comme si d'avoir eu la nuit muette pour aïeule
Lui faisait un devoir de vivre enténébré.

*

Cependant le physicien recevait en partage
La flamme de connaître et la froideur de l'ajustage
Ici sur une aile d'oiseau, là ferme comme un tank,
Par-delà l'horizon cosmique et la longueur de Planck,

Il poursuit, sans mépris du rêve et de l'imaginaire,
Attentif au relief rugueux de l'expérimental,
Aux avis du calcul privé d'égard sentimental,
Et du réel souvent retors sous son air débonnaire.

L'énigme nous laisse toujours démunis, anxieux,
Mais comme dans les temps les plus lumineux de l'Attique
Un nouvel essor de l'esprit exact et prophétique
Fera sans doute voir nos jours favorisés des dieux.

OceanofPDF.com

La science serait un art de l'imparfait.

J'ai pris à Jean Roudaut l'équivoque formule.
Elle vise à mon sens, plus qu'un aspect de l'art,
Son objet, le Réel, en ce qu'il dissimule
Un manque d'unité dont il semble, roublard,
Jouer distraitement comme quand on bricole,
Cédant à nos assauts peu à peu du terrain.
Mais peu à peu nous l'apprenons à son école :
L'aire de son repli jamais ne se restreint.

Il a derrière lui de vastes étendues
Et nous y mènera jusqu'à l'épuisement,
Répondant à sa guise aux questions éperdues
Que nous posons sur son pourquoi, sur ses comment.
Cependant ni pervers ni machiavélique,
Il fuit pour ménager peut-être sa fierté,
Préserver un secret pour lui mélancolique,
Sachant qu'au fond il a peu de réalité.

Traqué par tes efforts, à la fin il l'avoue :
Il n'est plus sûr de soi quand on touche le fond
De la matière et cette effervescente boue
Où tous les éléments affolés se défont ;
Où les dimensions, et celles du Temps même,
Perdent le nord au point de se multiplier
Comme si mars voulait se trouver en Carême
Dans les enroulements de leur calendrier.

Devant ces embarras, l'habile Théorie

Contracte, au seul profit de sa cohésion
(Mais l'épreuve des faits souvent la contraire)
Des emprunts débattus avec l'illusion
Et garantis par le Crédit Mathématique
Ou le bon sens : témoin l'effet décohérent
Qui, tenant en respect le flottement quantique,
Laisse notre séjour immuable et flagrant.

Cependant les meilleurs d'entre vous (je t'y compte),
À mesure qu'ils vont plus avant vers les fonds
Opposés du Réel observable, sans honte
Conviennt qu'au-delà des derniers horizons,
L'expérience flanche et le calcul échoue.
Sa stratégie à chaque étape les contraint
D'élaborer une hypothèse qui déjoue
Ses ruses. Le Réel nous met dans un pétrin.

Il attire au surplus de gênants congénères :
Le mage, le poète et le compositeur
Que l'inspiration rendrait visionnaires,
Le mystique soustrait à notre pesanteur.
Avec l'extra-lucidité des somnambules,
On voit alors parfois des univers sortis
Les uns des autres comme ils gonfleraient des bulles
Colossales ou bien de plus en plus petits :

Dans les gouffres d'un grain de poussière quelconque,
Très loin de l'électron et moins sûrs que le quark,
On entendrait vibrer sans arrêt, dans la conque
De tores tortueux, des cordes — pour quel arc ?
Néanmoins obstiné dans sa vieille tactique,
Le Réel fait retraite en bon ordre, ou plutôt
Toujours dans un autre ordre au besoin chaotique
Pour mener l'enquêteur indiscret en bateau.

Sans doute, reculant ainsi vers les abîmes
D'un no man's land dont le relief nous déconfit,
Vous abandonne-t-il des dépouilles opimes
Dont nous savons tirer ensuite le profit :
Vous avez maîtrisé pour nous toutes les ondes,
La force de l'atome et lancé, dans les cieux,
De lourds scaphandriers et de sensibles sondes
Pour ausculter le cœur des étoiles. Les dieux

Se sont donc retirés. Mais aussitôt le Vide
S'est rempli d'énergie, et l'on ne sait trop quoi
(Car ce n'est pas gazeux ni solide ou liquide)
Hante désormais l'Univers : c'est sombre et froid.
Le réel à la fin va-t-il vous rendre gorge,
Son secret sera-t-il pris à cet Harpagon ?
Je te vois l'affronter comme un nouveau saint George
Sans cesse sur le point de vaincre le dragon.

Et plus loin et plus vite encore il se déploie,
Peut-être indifférent à ce qui le poursuit :
Chasseur, il se talonne et, devenu la proie,
Il va chercher refuge au plus noir de la nuit.

OceanofPDF.com

On jalouse parfois le savant qui s'étonne
 De la diversité du monde. Pour ma part,
 Tantôt j'admire aussi le quark et le pulsar,
 Tout ce qui les relie et qui les environne,
 Tantôt cette splendeur me semble monotone
 Voire obsédante à la façon d'un cauchemar.

Quel fol encombrement dans l'espace ! L'infime
 N'en trouve jamais trop lui-même pour maigrir,
 Farine de poussière impossible à pétrir,
 Poil à gratter la chose au fond le plus intime,
 Billon dilapidé très loin sous le centime
 Et, pour notre clin d'œil entre naître et mourir,

Qu'est-ce que ce bazar astral qui, sans limite,
 Fait valser sur des éventaires sans tréteaux
 La même marchandise — ondes, gaz, rocs, métaux :
 Pourquoi cette débauche à tant de dynamite
 Vouée ? On voudrait demeurer comme un ermite
 À regarder deux brins d'herbe fondamentaux.

Seigneur (le mot revient sur nos lèvres amères
 Du plus profond des temps où nos aïeux poilus
 Contemplaient, que Vous les ayez ou non voulus,
 Ces prodiges renouvelés mais éphémères
 Et récapitulant sur les mêmes sommaires
 L'ordre de Vos travaux déjà cent fois relus),

Seigneur, je m'interroge et, de deux choses l'une :
 Ou bien Vous répétez sans arrêt ce roman :

« J'explose, Me dilate avant l'apaisement
« Tout relatif où Je décide qu'une lune
« Tourne autour d'une terre où, par la loi commune,
« On suivra tel soleil qui tourne sagement

« Avec mille pareils dans une galaxie
« Elle-même emportée au sein de grands amas.
« Ils s'assemblent encore en d'énormes formats,
« Amas d'amas d'amas, et chacun associe
« Galaxie et soleil et planète roussie
« De chaleur ou glacée à mort par les frimas

« Célestes — excepté votre oasis de vie — :
« Son emplacement joue ainsi qu'un thermostat
« Et J'ai tout répété pour qu'il en résultât
« Un tableau général dont l'effet vous convie
« À bien voir que Ma loi n'est jamais asservie
« À tel temps ou tel lieu mais n'a qu'un seul état. »

— Ou bien, Seigneur (pardon de couper la Parole),
Nous sommes abusés comme entre des miroirs
Plantés à chaque bout de ces troubles couloirs
Où nous errons de phare éteint en girandole
De reflets de soleils dont l'éclat caracole,
Rebondit en tournant l'obstacle des trous noirs

Autant de fois qu'il faut à travers le volume
Où tient notre univers dépourvu de cloisons
Mais strictement borné par ces deux horizons :
En haut vers le géant, en bas dans une brume
Que dégage un bouillon dont l'unique légume
Semble être le néant propre à toutes cuissons.

Je me demande alors comment notre cerveau
Pourrait bien échapper à ces jeux de reflets,

Elle qui réfléchit entre les potelets
D'un trajet que dessert un tram à manivelle,
En dépit de l'illusion toujours nouvelle
Qu'elle a d'avoir atteint un ultime relais.

Elle court vers la mer idéale outrebleue,
Cahotant, klaxonnant à tous les carrefours,
Sachant qu'elle y devrait prendre tous les parcours
Qui semblent rayonner mais se mordent la queue
Après un long détour à travers la banlieue
Et pour la ramener en deçà des faubourgs.

Elle monte parfois dans un hélicoptère,
Considère de haut la situation :
Un morceau du grand plan paraît : la mission
Va permettre un grand bond loin de la base Terre
Si, mieux que l'appareil, elle peut se soustraire
Au frein que fait jouer la Gravitation.

Or, l'intime des corps projetés dans l'Espace,
Quand même on les y voit voltiger librement,
Demeure sous la loi de ce gouvernement
Inflexible : poumons, cœur, estomac, tout passe
Par son contrôle, et le cerveau, pensante masse,
Ne pense que soumis à son attirerment.

L'Univers contiendrait une force censée
Exercer son pouvoir de formidable aimant
Sur tout objet pesant, volant, souffrant, aimant :
Comment n'agirait-il aussi sur la pensée ?
C'est le Grand Attracteur. — Voici recommencée
L'Histoire Sainte au cœur obscur de l'Élément.

Car ce Grand Attracteur, quelque chose l'aspire.
S'il n'est pas le central et super-diamant

(Euclide n'en avait qu'un vague sentiment).
Dont la géométrie embrasse tout l'empire ;
Entre Énergie et Masse, au bord glissant du pire,
Équilibrant le Tout partout à tout moment.

Ainsi le Tout radote et souvent m'exténue
Comme si j'en portais la charge sur mon dos
Et je dois agiter mes volets d'intrados
Pour tenter la ressource et, comme on éternue
Avec un long frisson, remonter vers la nue
Où vous avez, Seigneur, répandu ces fardeaux.

« Vous plaindre me paraît indigne de vos âmes
« Curieuses au point que J'ai dû me fâcher,
« Moi qui vous encourage encore à ce péché
« En diversifiant au possible les gammes,
« Dans la partition d'étendue et de flammes
« Où le fil de Mon chant unique s'est caché.

« J'ai donc multiplié les plans de Mon ouvrage
« Comme les petits pains des Noces de Cana,
« Afin de contenter votre appétit qui n'a
« Pas de borne et s'accroît de ce qui le soulage
« Quand il est celui de savoir. Mais une image
« Voilà tout ce que peut offrir Mon mécénat.

« Une seule eût suffi sans doute, mais J'insiste,
« Et d'ailleurs en des temps, des lieux insoupçonnés,
« Des univers naissants, croissants, stables, morts-nés,
« À l'infini viendront allonger votre liste.
« Sondez tous ces miroirs où s'étoile Ma piste :
« Le fin mot de l'énigme est là, sous votre nez. »

Seigneur (de quel nom qu'on vous nomme :
Vous œuvrez en catimini),

Je suis cet accident fini,
Dans l'infini, qu'on nomme un Homme,
Qui blasphème ou qui vous bénit
Et, pour boussole et métronome,
N'a que cette herbe comme un I
Sans point mais qui vibre et que somme
L'étoile Consolamini.

OceanofPDF.com

Ce que nous savons en pratique
Du ciel, des astres, du Soleil
Dépend d'abord de l'appareil
Des sens. Mais la mathématique
Nous révèle un faisceau de lois
Applicables aux corps célestes
Aussi bien qu'à nos moindres gestes
Et près desquels ces maladroits
Font figure d'analphabètes.
Ainsi l'imagination
N'est rien sans une équation
Qui valide ses galipettes.
Elle est la folle du logis,
Rêveuse, capable de frasques,
Et le calcul lui colle aux basques
Pour éviter trop de gâchis.
Mais sur l'acquis de l'algébriste
Elle s'élance de nouveau
D'une manière qui nous vaut
D'autres exploits d'équilibriste.
Souvent condamnée à l'erreur
Que dénonce l'expérience,
Elle reprend avec vaillance
Sa tâche ingrate d'éclaireur.
C'est elle qui change le Monde,
Car nous nous le représentons,
En dépit de tous les Newtons,
Sans jamais toucher la profonde
Réalité de son pourquoi

Qui n'est peut-être que fumée
Depuis Hipparque et Ptolémée,
Ou tel que chacun le conçoit.
La mathématique inflexible
A beau plier incessamment
La folle aux décrets du « comment »,
Elle échappe vers le Possible
Et compose des Univers
Au besoin sans Temps, sans Espace
Ni Matière qui se ramasse
Sur soi-même ou fuse à l'envers.
Faut-il croire qu'elle hallucine
Ou bien que sa capacité
De chevaucher l'absurdité
A fait d'elle une aruspicine ?
La persistance de nos us
Et coutumes fait préjudice
À toute image innovatrice
Que, déjà bien avant Jésus,
De l'Univers on a formée.
Ensuite on l'exalte — pardi — :
C'est le savant qui s'applaudit
D'avoir servi la renommée
Du génie humain. Cependant,
Un imprévu la discrédite,
Une perspective inédite,
Due à quelque obscur imprudent
Qu'aura visité notre folle,
Prend le relais. Obéissant,
L'Univers s'adapte et consent
Mais comme devant batifole.

On a découvert récemment
Que l'expansion accélère

Et j'attribue à la colère
Ce fougueux déguerpissement
De l'Univers qui reste maître
De nos efforts de peintre abstrait
Mais dans chaque nouveau portrait
Refuse de se reconnaître.
Il serait d'ailleurs inouï
Que l'Univers fût isotrope
À l'infini : voyez l'Europe
Si différente d'Hawaï.
Quant à l'infini, je suggère
Que ce vieux moloch soit banni
Puisqu'il n'est qu'un tour du fini
Qui se mord la queue et s'ingère.
Même sort à l'éternité
Autre larron de cette foire
Et dont l'avantage illusoire
Est une hyperchronicité.
Comme sur la place du Trône,
L'Homme tourne en chevaux de bois,
En auto tamponneuse, au choix,
Sous l'œil aveugle du cyclone.
La folle rôde en tapinois.

L'Anthropique est une chimère
Où notre durée éphémère
Se cherche un dédommagement.
Hoyle l'a déclaré crûment :
La Matière est notre origine,
L'intelligence une machine
Dont la force est un résultat,
Et croire qu'elle s'adapta
À quelque dessein préalable
Relève à coup sûr de la fable.

Mais il est un autre horizon
Qui déconcerte la raison :
À chaque pas, chaque seconde
Dans la lumière chaude et blonde
Nous recréons sans fin le Monde
En sifflant, tremblant, renâclant
Sans rien connaître de son plan.
S'il semble un animal sauvage
Indifférent à son ravage
Comme aux discutables bienfaits
(Nous en éprouvons les effets)
Qu'il peut dispenser au passage,
Peut-être aussi cet animal
Existe-t-il : je crois normal
(Ma folle a de ces facéties)
D'imaginer nos galaxies
Brillant, tournoyant dans le corps
D'un moustique, d'un cerf dix-cors,
Dans un débris de lumachelle.
Ce n'est qu'une affaire d'échelle.
De même en modestes vishnous
À notre insu contenons-nous
Des avatars de nébuleuses
Et de planètes populeuses
Dont les autochtones, pieux
Comme furent jadis les Hommes,
Honorent encore des dieux
Que peut-être pour eux nous sommes
Dans le mystère de leurs cieux.

Je me demande bien ce qu'il faut que je fasse
 Pour rester calme et droit, ne pas perdre la face
 Entre ces deux ravins qui bordent mon parcours :
 Le passé qui s'efface ou s'éloigne toujours,
 Le futur qui toujours indistinct se rapproche
 Du présent tel un point où le caillou ricoche
 Sur l'eau lisse que trouble à peine un tremblement.
 Ce n'est pas tout : j'agis et marche apparemment
 Dans un monde solide et pourtant la Physique
 Me le montre aussi peu compact que la musique
 Ou le vent si l'on veut le prendre avec les doigts.
 Tout ce que je manie et regarde, je dois
 Me le représenter comme une mélodie
 Dont le flux continu surabonde, irradie
 D'un chœur insituable où sa vibration
 Naît on ne sait comment d'une profusion
 De menus éléments que ni l'œil ni l'ouïe
 Ne peuvent discerner. La matière enfouie
 En elle-même, fuit à mesure qu'on va
 Plus profond dans le vide obscur qui la rêva.

Qu'est-ce alors que ce moi que partout je promène
 Et qui pense, sinon un simple phénomène
 Illusoire conçu par la vacuité
 Et qui, disparaissant, n'aura jamais été ?
 Et que sont les objets dont chacun accentue
 Mon illusion d'être : un chat, une statue,
 La Lune, le Soleil, des arbres, des oiseaux ?
 — Rien que des champs mouvants d'impalpables réseaux
 Dont l'entrecroisement tricote, onde par onde,

Des mailles aussitôt défaites où le monde
Propage sans répit son branle illimité
Et n'a que sous nos sens un peu de fermeté.
Les a-t-il adaptés à la même structure
Que tous les éléments présents dans la nature ?
Et n'irions-nous plus loin dans les deux infinis
Que parce qu'il nous a sciemment démunis
De ce savoir direct rêvé par le mystique,
Le poète et visé par la mathématique ?
Elle ouvre au moins l'esprit sur le jeu de rapports
À quoi tout se ramène entre énergie et corps,
Espace, temps, laissant encore inassouvie
Une soif de connaître inhérente à la vie
Dès que la conscience en elle réfléchit.
Or une fois ce pas scabreusement franchi,
L'esprit s'emballe et rien ne pourra qu'il recule.
Mais ce qu'il met alors à l'épreuve, calcule,
Demeure confiné dans l'espace local
Où tout ce qu'il bâtit flotte ou semble bancal.
Et sans cesse affinant ses outils, il s'immerge
Plus profond dans un flot tournoyant et sans berge.

Je ne veux plus aller me noyer dans ces eaux
La moelle de mon âme et l'âme de mes os
Possèdent un savoir que le savant m'envie
Mais qu'il partage aussi puisqu'il tient à sa vie
Dont chaque instant vécu dans la fragilité
Nous lie au rythme où tout prend source et gravité.
Car tout cède à la fois à la double tendance
D'être et de n'être pas. Le Temps innocent danse
Comme si sa danseuse était l'éternité.

Il y a deux savoirs : l'un dissèque et l'autre contemple.
 L'un vit dans son laboratoire et l'autre dans un temple :
 Le ciel forme la voûte avec l'herbe pour pavement,
 La lumière et le vent en sont les vastes propylées.
 Le premier s'égare parmi les formules ailées
 Des nombres, le second s'abandonne à l'enchantement.

Tous les secrets que le premier sans relâche pourchasse,
 Le second les croit faits pour venir prendre à la surface
 La plénitude de leur sens et se laisser cueillir.
 Il les célèbre sans souci de l'énigme finale :
 Il la voit, il la touche, il l'entend, la goûte, l'inhale,
 Elle ne cesse pas de se répandre ou de jaillir.

Sous les dehors qu'elle a choisis afin d'être adorée
 Un seul de nos regards lui rend sa merveille assurée.
 Qui la connaît divine égale en sa faveur les dieux,
 Mais qui prétend la pénétrer l'abaisse, la mutile
 À seule fin de la soumettre aux besoins de l'utile :
 Sur le chaos alors s'ouvre son voile radieux.

Beaux explorateurs du cosmos et du subatomique,
 Je vous ai suivis jusqu'aux bords de l'abîme anémique
 Où tout va se perdre en deçà de la longueur de Planck.
 Je fête vos succès et j'admire les paysages
 Nés sous votre lunette et des calculs, et les présages
 Certains que vous tirez des entrailles du corps tremblant

De la matière. Atteindrez-vous l'arcane de son âme
 En voulant rester à l'écart du complot qui s'y trame

Entre l'illusion, le vide et la réalité ?
Le savoir toujours plus profond de son jeu mécanique
Vaut-il le pur consentement où l'être communique
Avec l'énigme dont il est une modalité ?

Ici le rythme s'établit de colline à colline,
Avec le pas songeur de l'ombre au soleil qui décline,
La courbe où serpente le fil miroitant des ruisseaux
Et l'équilibre d'un village autour de son église.
C'est l'instant où le flottement du monde s'égale
Autour d'une vitre, là-bas, qui brille par sursauts.

Et c'est déjà Toujours qui passe et jamais ne s'attarde
Mais n'attend qu'un signe d'amour lorsque je le regarde,
Sans rien désirer plus que ce bref échange ébloui,
Pour suspendre le temps inflexible qui nous harcèle
 À cette vitre et propager son étincelle
 Dans tout l'espace ouvert comme on dit oui.

OceanofPDF.com

DESTINS DES ÉTOILES

OceanofPDF.com

Au fond des distances béantes
Que peuplent des mondes éteints,
Les étoiles ont des destins
Différents : naines ou géantes
Selon leur grosseur et leur poids.
Et plus une étoile est massive,
Plus tôt son ardeur la lessive
Car elle carbure cent fois
Plus vite qu'une plus petite :
Économes de leurs moyens
Ces astres finiront doyens
De l'Univers.

Pour notre site
Dont l'agrément dépend de lui,
Le Soleil est d'une envergure
Simplement honnête. On mesure
Qu'à présent il a déjà lui
Environ cinq milliards d'années
Et qu'il devrait en vivre autant.
Le présage est réconfortant :
Ses ambitions effrénées
Auront peut-être alors conduit
Notre inquiète fourmilière
Sur quelque boule hospitalière,
Dans un éternel aujourd'hui
D'où nous verrons, comme au spectacle,
Le tableau final du Soleil
Gonflant d'un volume pareil
À cent fois son vieil habitacle,

Devenir rouge, cramoisi,
Dévorer tout de son système :
Planètes, lunes, ce poème
Qu'il faut achever. Allons-y :

Donc notre astre, géante rouge,
Consommé tout son carburant,
Bientôt se ratatine au rang
De Naine Blanche où rien ne bouge
Qu'un durable rayonnement
Qui pourtant aussi s'exténue :
En Naine Noire il diminue
Et s'efface du firmament.

Qu'en est-il de la Naine Brune ?
Elle n'est pas l'enfant métis
De cette Blanche au teint de lis
Et de la Noire. Ce n'est qu'une
Étoile ratée en raison
De sa faible masse. Elle éclaire,
Faute de thermonucléaire
Activité, moins qu'un tison.

N'est-elle pas des plus heureuses ?
Souvent des brunes m'ont séduit.
Dans la pénombre du déduit,
Ce sont d'ardentes amoureuses.
Je voudrais, loin dans l'Univers,
Auprès d'une Brune secrète
(Naine, soit, nulle n'est parfaite),
Partir mon temps d'anachorète
Entre son amour et mes vers.

Quels invraisemblables fourneaux !
 On en parle dans les journaux
 Lorsque l'un ou l'autre s'embrase,
 Car il est rare d'en trouver :
 Il s'agit des Supernovae ;
 Déclinons-les phase après phase.

Au singulier, Supernova
 Désigne une étoile qui va,
 Aux derniers moments de sa vie,
 Exploder. Mais en un clin d'œil,
 Tandis qu'on prépare son deuil,
 Elle a sa course poursuivie.

(Et voici comment : ce fourneau,
 À lui-même son combustible,
 Ayant brûlé le disponible,
 S'affole, s'emballe ; quinaud
 — Plus d'hélium ni d'hydrogène,
 De carbone ou récalcitrant
 Fer Cinquante-Six —, il se rend.
 La Gravité, que rien ne gêne
 Dès lors qu'il ne rayonne plus,
 Le fait s'effondrer sous sa masse,
 Si vite que, manquant de place,
 Électrons, neutrons résolus
 Se soudent au cœur écarlate
 Et leur résistance, d'un bloc,
 Cause une telle onde de choc
 Que l'ardente chaudière éclate.)

À mon profit comme à son dam,
On voit donc la Supernovam
(Plusieurs fois la masse solaire)
Fondre son fer incandescent,
Couler du plomb, de l'or et cent
Autres métaux que sa colère

Crache et disperse autour de soi
Pour qu'à distance énorme soit,
Dans l'espace qu'elle ensemente,
Offert l'atomique élément
Promis à devenir ferment
D'un monde nouveau qui commence.

Telle est la générosité
Des Supernovarum. L'été
N'est pas plus riche sur nos terres
En fruits suaves, que les grands
Bouquets de vergers déflagrants
Qu'elles allument, solitaires.

Accordons aux Supernovis
Tous honneurs dus. Les tours de vis
Imprimés par ces phénomènes
Aux germes des noyaux rétifs,
Méritent tous les vocatifs
De nos déclinaisons humaines.

Pour toi, ma belle, qui rêvas
D'éclipser les Supernovas,
C'est une inutile imprudence :
Une flammèche de leurs feux
Brûle encore au fond de tes yeux,
Surtout quand tu dances (ou mieux).

OceanofPDF.com

Dans l'Univers dont l'immensité nous effare,
 Comment évaluer les distances, comment
 D'une île-galaxie, un amas-continent,
 Fixer l'éloignement en l'absence de phare ?

Or on en a trouvé qui clignent, perdus,
 À travers les embruns des univers. Ces guides
 Intermittents sont les étoiles céphéides.
 Ce que l'on en perçoit nous aurait confondus

Comme un livre au sommet d'une bibliothèque
 Où l'on voit briller l'or de son titre apparent
 Dans l'ombre qui parfois l'éclipse, mais son rang
 Nous échappe, et quelle est sa valeur intrinsèque ?

Eh bien, entre deux pics de luminosité,
 La Céphéide observe un temps (sa période)
 D'autant plus long que plus est intense le mode
 De ces pics qu'elle atteint. La régularité

Du phénomène émeut à la façon d'un signe
 Qu'on nous adresserait des profondeurs du ciel.
 Grâce à la parallaxe¹ un succès partiel
 Avait pu situer une étoile du Cygne.

Mais, faute d'appareil assez intelligent
 Pour ne pas divaguer sur d'énormes distances,
 On jugea moins enclin à des inadvertances
 Le système éprouvé du point dit convergent.

Ainsi l'on calcula, de l'amas des Hyades,
L'éloignement exact et, bien qu'il ne contînt
Aucune Céphéide, on se rendit certain
De celui d'amas plus lointains, en myriades,

Où palpitent ces métronomes de clarté.
En supposant que leur intrinsèque voltage
Était analogue à l'éclat qu'à leur étage
Les Hyades avaient permis de détecter,

On put percer l'écran de lueur apparente
Et, l'intrinsèque enfin connue, évaluer,
À la vitesse où la lumière sait fluer
Dans ces champs infinis (et telle une Charente

Indolente au milieu des sidéraux paluds
Perforés de trous noirs et ravagés d'orages),
De quels vertigineux parages
La Céphéide émet, fidèle, ses saluts.

1. Angle correspondant aux courses apparentes
D'un objet céleste observé, sur fond d'astres lointains,
De deux positions tout à fait différentes :
Par exemple un sommet des plateaux tibétains
Et quelque autre haut point choisi des antipodes.
Ou bien, la Terre ayant l'ellipse pour trajet,
Du même, mais six mois plus tard. Selon l'objet
(Planète, étoile), on usera d'une des deux méthodes.

Que reste-t-il d'une Supernova défunte ?
 — Dans un vague nuage, une étoile à neutrons
 Épuisant peu à peu la force qu'elle emprunte
 À ses derniers sursauts. Ainsi nous pénétrons
 Plus avant dans l'intimité d'une famille
 Dont le peuple divers des étoiles fourmille.
 C'est d'abord le Pulsar que nous y rencontrons.

Il ne rayonne pas sur toute sa surface.
 Il tourne, tourne, tourne et très vite sur soi
 Mais envoie un faisceau lumineux dans l'espace
 À chaque tour : encore un phare que perçoit
 L'Homme navigateur, comme un signe de vie.
 C'est à ses obsèques, hélas, que nous convie
 Une étoile à neutrons mourante. La paix soit

Avec elle au tréfonds du vaste cimetière
 Où l'Énergie enfouit sa jumelle Matière,
 Pendant qu'elle procréé ailleurs comme au hasard
 Ou procède à d'énigmatiques alchimies
 Dont témoigne l'exemple intrigant du Quasar,
 Énorme four à gaz nourri par ces trémies :
 Les Trous Noirs dont le souffle aspirant de blizzard

Avale tout ce qui se risque à leur portée.
 La vapeur arrachée aux étoiles, portée
 À l'égal de milliers de milliards de soleils,
 Flambe, si loin de nous qu'elle date sans doute
 Du temps où l'Univers n'en était qu'aux éveils.
 Mais comment les Quasars ont-ils pris cette route ?

C'est un point sur lequel divergent les conseils

Des savants réunis autour du cas d'espèce.
Les uns pensent y voir l'effet d'expansion
Auquel tout l'Univers observable s'empresse
D'obtempérer. Pour d'autres c'est l'expulsion
Du Quasar par une matrice galactique
Qui l'accélère, alors qu'il serait en pratique
Proche et soumis aux jeux d'une réflexion.

Un poète n'a pas d'avis sur le problème.
Tantôt il s'émerveille, et tantôt des frissons
Le saisissent, devant cet Univers extrême,
Sur la branche fragile où nous nous balançons,
Cependant qu'alentour, dans l'immense baraque,
Tout sans arrêt tournoie et tremble, croule ou craque,
Ordre et désordre sourds à l'air de nos chansons.

OceanofPDF.com

Notre Univers pourrait bien être
Plus petit qu'on n'a longtemps cru.
Poincaré l'a fait apparaître.
Depuis, le doute s'est accru.
L'hypothèse dit que l'espace,
Infini soit-il ou fini,
N'est pas une vague besace
Qu'au hasard le cosmos emplît
Et qui s'étend à l'aventure :
Comme tout autre bâtiment,
Notre monde s'architecture.
Tâchons de voir un peu comment.

Mais avant d'entrer en matière
On se demandera dans quoi
Le monde, énorme montgolfière
Qui se dilate en tout endroit,
S'étend, sinon dans un espace
Encore amorphe ou bien déjà
Assez ordonné dans sa masse
Pour que ce flot s'y propageât :
Est-ce l'espace qui structure
Le vol des astres dans le ciel ?
Est-ce leur poids et leur tournure
Qui sculptent cet immatériel ?
Il se peut qu'en la circonstance
On doive d'abord détecter
Quel rôle, et de quelle importance,
Y revient à la gravité.
Car immobiles sont les astres

Et c'est l'espace qui distend
Les limites de leurs cadastres
Comme un ballon se gonfle, et tant
Qu'à la fin sa mince baudruche
Éclaterait fatalement.
Cependant mon cerveau d'autruche,
Menacé par l'ensablement
Des faits et des calculs, s'enfonce
Dans le flou de ses visions :
Y trouverons-nous la réponse
Dont tous nous nous satisfaisions ?
C'est là chose trop délicate
Pour qu'un profane émoustillé
Y ramène la disparate
De son savoir mal outillé.
On conçoit bien que la Physique
S'en tienne stricte à son objet
Qui se passe autant de musique
Que la peinture. On en jugeait
Différemment quand la mesure,
Ce gendarme, n'exerçait pas
Une surveillance aussi dure
Sur nos règles et nos compas.
Ainsi dorénavant veut-elle
En ce domaine aérien —
L'espace — imposer sa tutelle
Indifférente même au Rien,
Objet de la philosophie
Et du poète incompetent
Qui mélange tout et se fie
Au rêve, au mage, au charlatan.
Pour moi c'est en humble cycliste
Que dans le cosmodrome igné
J'accomplirai mon tour de piste

Au risque d'avoir forligné.

Du simple exemple d'une sphère
Que sa taille immense aplanit,
En bonne logique on infère
Le cas d'un infini fini :
L'espace épouse une courbure
Insensible à nos échelons.
Est-ce pour autant qu'il s'emmure
Tandis que nous déambulons,
Croyant aller tout droit ? (La Terre
Est un volume rond.) Mais quoi :
En même temps qu'il réitère
Cette giration sur soi,
L'espace, avec sa meute astrale,
Y trouve élan pour déguerpir,
Quand ce serait même en spirale,
Toujours plus loin, vers l'avenir.
Doit-il ce ressort d'énergie
À l'événement fulminant
Qui provoqua l'hémorragie
Encore active maintenant ?
Sa vitesse même accélère
Et nous ne voyons pas jusqu'où
La dislocation stellaire
Qu'elle entraîne tiendra le coup
Avant de flotter dans le vide
D'un espace épars et contraint
De condamner au suicide
Les reliquats de son entrain.
Mais pourquoi la puissante source
D'où s'échappa ce transhumant
Ne trouverait-elle pas ressource
En son propre déplacement ?

Qu'il soit prophète ou qu'il fabule,
Le physicien le décrit
Parfois telle une énorme bulle
Qui, d'un plus faible gabarit,
Peut en pondre une autre et, d'étape
En étape, un globe, cousin
Des précédents, nourrit la grappe
D'un capiteux monde-raisin.
Mais finitude, infinitude
Ne sont que des aspects distincts,
Systématisés par l'étude,
De ce qu'enseignent nos instincts
(Quoi que, Générale ou Restreinte
Dans les plis de son labyrinthe,
Dise la Relativité
Au bon sens désorienté).
Revenons donc à notre espace.
S'il n'a que deux dimensions
Ce n'est qu'une simple surface.
Et ce dont nous nous soucions
Est un volume : il en a quatre
Avec le temps dans le tableau
Où va commodément s'ébattre
Des astres l'immense troupeau.
(Afin d'éviter la pléthore
Et le fouillis dans mon laïus,
Je laisse de côté le tore
Et le ruban de Möbius.)
Or, quel que soit, de tout volume,
Le contenu, même géant,
Je crois qu'un contenant l'assume
Quand son contour serait béant.
Six parois s'imposent au cube,
À la sphère, une seulement ;

Je réserve le cas du tube
Et du polyèdre gourmand.
Mais le nombre n'importe guère.

Prenons une étoile à présent :
Chaque rayon s'en réverbère
Contre ces parois et, luisant
En plusieurs places différentes,
Laisse croire à l'observateur
(Qui reçoit les ondes flagrantes
Sans situer leur émetteur)
Qu'il voit trois étoiles ou seize
Où n'en brille qu'une — ou brilla.
Car avant même sa genèse
(L'effet n'est pas immédiat :
La lumière, qui court très vite,
N'en prend pas néanmoins son temps
Pour aller d'orbite en orbite
Ricocher à tous les montants
Du volume — ajoutons encore
Le travail de l'expansion
Universelle), on voit éclore
L'étoile avant éclosion.
Et plus complexe le volume,
Plus troublant ce jeu de reflets :
Comme un Escamoteur allume
Et fait danser des feux follets
Dans l'obscurité d'une salle
Étroite que nous supposons
À la mesure colossale
D'un Univers sans horizons.

Sortirons-nous de cette nasse ?
J'ai le mirage récurrent
D'un espace à la fois torrent

Et taureau propulsant sa masse
Et, dans l'arène qui l'enclôt,
Ruant en rond pour reparaître
Sous la poussière où son galop
Fait s'étendre le périmètre.
Dans ce nuage, allez savoir
Si, telles trente-six chandelles,
Les images qu'on reçoit d'elles —
Les étoiles — n'ont un miroir.
Et si le même effet multiple,
À l'œuvre dans notre cerveau,
Après un semblable périple
Dans son volume, ne nous vaut
La même illusion d'optique :
Peut-être qu'une idée unique
L'habite et nous peint fausement
L'ampleur de notre entendement.

OceanofPDF.com

Si les lois que l'on observe
Dans notre Univers étroit
Sont valables pour l'endroit
Où, dans une autre réserve,
Vit peut-être une tribu
Différente de la nôtre
(Non pas tout à fait une autre,
Sauf tel ou tel attribut),
C'est que le jeu du Possible,
Plus qu'on ne croit limité,
N'a pas toute liberté
Dans un champ inextensible.
L'hypothétique habitant
De ces mondes a pour gène
Premier le même hydrogène
Que le lignage d'Adam.
Donc l'Univers se répète
Dans l'espace et dans le temps
Tels les mètres insistants
Dont s'enchant le poète.
Et, sans unité de lieu,
De temps, sinon d'efficace,
Le pourquoi qui nous tracasse
N'a pas de réponse en Dieu.
Ce chaos le congédie
En tant qu'auteur exclusif
D'un préambule explosif
À la sainte tragédie
Où, d'un néant absolu

Nous tirant à son image,
Il souffre qu'on l'endommage
Et nous berce d'un salut.
Cependant on imagine
Que le temps pourrait n'avoir
Aucun terme et se mouvoir
Sans avoir eu d'origine,
Et qu'au long de ce trajet
L'Univers et sa chimie
Voient leur physionomie
Qui très lentement change et,
Dans l'espace, aux latitudes
Que nous cache l'horizon
Cosmique, avec succès ont
Varié leurs habitudes.
Mais s'il n'eut aucun départ
Et si rien ne le cantonne,
Le temps n'est que monotone
Effet de sur-place, car
Il n'a plus d'autre existence
Qu'à l'instant et sur le point
Évanescents où se joint,
À l'avenir qui commence,
Le passé qui s'interrompt.
Si bien que le présent même
Y semble en danger extrême
De se retrouver marron.
Le réel, comme on l'appelle,
Jamais plus n'est permanent
Dans un flot de « maintenant »
Qui se pressent à la pelle
En dépit du souvenir
Qu'il faut bien que chacun garde
Pour qu'un suivant se hasarde.

Mais qui peut les réunir ?
Quelle volonté suivie
Aurait ainsi résolu
De n'avoir jamais voulu
Aboutir à rien ?

La vie ?

C'est en effet notre lot.
Flatteuse paraît l'idée
Qu'on l'a pour nous décidée
Et qu'un patient complot
Depuis si longtemps fomenté
Cet épisode où l'obscur
A délégué sous l'azur
Un esprit qui le commente
Et de lui-même l'instruit.
Mais comme l'air respirable,
L'intelligence admirable
Pourrait être un cas fortuit.
D'ailleurs l'appareil sensible
Dont le sort nous a dotés
Empêche de tous côtés
L'accès direct à la cible
Qui, plus nous nous efforçons
De l'atteindre, s'escamote,
Fuyant comme en asymptote
Nos calculs et nos chansons.
Si cette aventure épique
(Le besoin de découvrir,
Approfondir, conquérir)
Découle de l'anthropique,
Ce principe, insidieux,
Du même coup nous ramène
Dans l'aire d'un phénomène
Prémédité par des dieux.

Veulent-ils qu'on s'agenouille
Et renonce à pénétrer
Le mystère enchevêtré,
Ou bien que l'on se débrouille
En vaillant explorateur
Pour atteindre enfin le site
Splendide où nous félicite
De la tâche un Créateur ?

Ne faut-il pas tout reprendre
De zéro ; considérer
Le réel au figuré
Comme un super-scolopendre
Qui, tandis que nous allons
Avec deux pattes, circule
En agile funambule
Sur chacun des échelons
De l'échelle universelle ?
De celui qui nous échet,
Un seul angle fort aigu
N'embrasse qu'une parcelle
Du grand Tout enveloppant
Dont par un effet d'optique
Ou quelque ivresse mystique
Nous croyons tenir l'empan.
Plus haut ou plus bas tout change :
La lumière autrement luit,
Passé, futur, aujourd'hui
Ne composent qu'un mélange
Qui nous déboussolerait ;
La gravité perd la boule
Dans l'espace qui s'enroule
Ou déferle en mascaret.
Ailleurs presque rien ne bouge

Et les ondes en repos
Risquent des procès-verbaux
En accélérant au rouge.
Quand le réel est-il vrai ?
Toujours. Jamais. Par nature
Il s'adapte à la structure
De qui lui prête intérêt,
Et la nôtre constitue
Un délicat appareil.
Ni réglage ni conseil,
Tant et plus qu'on s'évertue,
Ne sauraient le transformer.
Obéissant, il transforme
Ce qu'il voit selon sa norme.
Nous devrions mieux l'aimer.
À travers sa mécanique
La machine du grand Tout
Dissipe une part du flou
Qu'inlassable elle fabrique,
La rendant opaque à soi.
Notre éphémère patrie
Rétablit sa symétrie,
Elle s'y plaît et s'asseyait,
Comme en villégiature
Choisit parmi les pensions
Celle des Trois Dimensions
Sans souci de la facture
Que nous devons acquitter
À la stricte quatrième,
Et s'affranchit du problème
De la Relativité.
Elle goûte à tous les âges
Comme s'ils étaient des vins,
Paresse dans nos jardins,

Court nos chemins et nos plages
Danse au rythme de nos chants,
S'émerveille de nos flores,
Espère avec nos aurores,
Songe devant nos couchants.
D'un tempérament futile
Mais mathématicien,
Nous évaluons très bien
Le temps prescrit à l'idylle :
Si long qu'il semble il est court.
Ménageons chaque seconde ;
Que notre passage au monde
Reste une histoire d'amour.

OceanofPDF.com

GRANDEURS DU MINUSCULE

OceanofPDF.com

Le concept d'atome remonte
À la plus haute Antiquité.
Leucippe, à ce que l'on raconte,
L'a pour ainsi dire inventé.
Le préciser fut le mérite
D'un autre Hellène : Démocrite.
Épicure prit le relais
Et Lucrèce, en terre latine,
En fit une large tartine
Sur laquelle je renâclais
Dans mon indolente jeunesse.
J'en ai du regret à présent.
Veuille Vénus que je renaisse
Et que toujours le relisant
Je puise en cette œuvre la force
D'élaborer au moins l'amorce
D'un art qui rivalisera
Avec le sien, si la déesse
Accorde à d'autres la prouesse
D'un neuf *De rerum natura*
Conforme au sort de notre époque
En profond bouleversement.
Tout s'émiette ou se disloque
Et, pour cerner mon argument,
Je veux m'en tenir sans emphase
À l'atome, élément de base.
C'est au temps de Victoria
Qu'il cessa d'être une chimère,
Mais du même coup sa grammaire

Suscita plus d'un aria.

Essayons donc de le peindre.

L'atome possède un noyau :
Un imperceptible caillot
De matière. Sur une carte,
Le noyau d'atome s'écarte
Autant des bords qu'en Limousin,
Des côtes, un hameau voisin
De Saint-Pantaléon-de-l'Arche
D'où proviendrait l'ordre de marche
Pour le plus simple mouvement
Au cœur de ce département.
Dans l'intervalle, à toute allure,
Autour du noyau se délure
L'électron — et par escadrons
Variables. Nous y viendrons.
(Exemple : l'austère hydrogène
N'en a qu'un, mais on se déchaîne
Pour un véritable omnium
Dans les champs de l'uranium.)
Il faut d'abord que l'on oublie
L'image longtemps établie
D'un noyau compact : des protons,
De fait, le composent — notons
Qu'ils ont une charge électrique
Positive : la symétrique
Du négatif des électrons.
Et nulle, celle des neutrons
À qui la force nucléaire
« Forte » aux protons les agglomère
Comme, chair de ces nucléons,
Les quarks, les plus humbles péons
Que l'usine Matière emploie.

Le système vibre, tournoie
Dans un espace fort réduit
(Dix, à la puissance moins huit
Centimètres) et presque vide.
C'est pour l'électron intrépide
L'aire de déroutants ébats :
Ici peut-être ou bien là-bas,
Plus nomade que le Kirghize,
Il pourrait encore à sa guise
Se trouver en plusieurs endroits
Différents, sans doute à la fois.
La matière se dévergonde
Ainsi de particule en onde.
Mais, sans squelette ou vertébré,
L'animal tient équilibré
Le jeu des forces qui l'anime
Et règle cette pantomime
Où l'électron, que tout devrait
Jeter sur le proton, au vrai
Module à point son énergie.
En complément de stratégie,
Le proton est presque immortel.
C'est pourquoi tout demeure tel,
À peu près, dans notre entourage,
Quand au moindre écart d'amarrage
Tout irait soudain à vau-l'eau
Ou passerait sous le rouleau
Compresseur qui partout gravite
Et que furtif l'atome évite.
Pour les quarks, dont on a nommé
Six espèces (Up, Down, Charmé,
Bottom et Top, enfin l'Étrange),
Leur hypothèse nous arrange
Mais qui donc en a jamais vu ?

Quand elle est prise au dépourvu,
La Physique diagnostique
Sur examen mathématique.
Or on voudrait avoir pesé
Ce dont le quark est composé,
Savoir où son être algébrique
Puisse, et comment, ce qu'il fabrique.
Aisément nous l'attribuons
À l'obligeance des gluons,
Messagers de la Forte Force :
Ainsi l'arbre colle à l'écorce
Pour qu'Atome puisse fleurir.
La Nature est un grand fakir,
La Physique une pythonisée.
Que Vénus toujours les unisse.
Mais, comme le veut son destin
Fluctuant, l'atome incertain
Y perd un peu de consistance.
Ceux qui niaient son existence,
Faudra-t-il leur donner raison ?
Tout chavire dans la maison ;
Il reste à l'atome une chose
Indiscutable qu'on acquit
Sur son évidence : il explose
(Hiroshima, Nagasaki).

Nous autres, distingués Fermions,
Et bien que nous nous estimions
D'une différente noblesse,
Nous n'accablons pas de dédain
Le comportement plus mondain
(Car notre spin a sa faiblesse)

De ces athlètes d'autres sports
Qui favorisent nos rapports
Afin que l'état de Matière
Reste stable en toutes saisons.
On les appelle des Bosons.
Jamais oisifs même au vestiaire,

Ils se démènent sans arrêt
Et la vigueur nous manquerait
S'ils succombaient à la paresse
Ou pire à la distraction.
Songez : la gravitation
Brusquement se désintéresse

De sa tâche : quel accident !
Tout s'effondre, pas une dent
Ne reste en place à la gencive
Du croqueur d'espace infini ;
Ce qui pendait s'y désunit,
D'un coup choit comme une lessive

Dont le fil au vent s'est rompu.
Quant au noyau le plus trapu,

Vienne à s'y relâcher l'étreinte
De la force qui le maintient,
Et c'est la fin de l'entretien
Qui préservait du labyrinthe

Et du Minotaure, Protons
Et Neutrons accordant leurs tons
Pour faire fredonner l'atome.
Bosons, que d'efforts prodigués
Au passage de tant de gués
Entre le monde et son fantôme !

OceanofPDF.com

Vous tous, fermions et bosons.
 Prouvés ou que nous supposons,
 Leptons, hadrons et baryons,
 Industrieux brimborions
 Du réel, nous vous saluons —
 Et les gravitons, les gluons,
 Les positrons, les électrons,
 Les photons, protons et neutrons,
 Bref, toute la ménagerie
 Dont a besoin la Théorie
 Pour que Nature s'y marie
 Et reste presque aussi fleurie
 Que le classement de Linné.
 (Classer est un penchant inné
 Chez le savant discipliné
 Mais quelquefois désordonné
 Ou distrait, comme il est notoire.)
 Mais de ce grand conservatoire,
 L'artiste le plus méritoire
 Par son talent contradictoire,
 Me paraît être le Kaon.

Plus étrange qu'un lycaon,
 Voltigeant comme un machaon,
 Le maréchal de Mac-Mahon
 Lui dirait comme au fameux Nègre :
 « Continuez ! » Un renom maigre,
 Qui si souvent tourne en vinaigre
 Les caractères, laisse intègre
 Le sien singulier et subtil.

Incroyablement volatil
(Sitôt né, meurt), à quoi sert-il ?
À rien. Comme un jour bissextile,
Il occupe dans la durée
Une place à part.

Ce Borée,
Le Temps qui, dans notre contrée,
Va droit devant soi, se récrée,
Quand il rôde par les quanta
Où Kaon a son habitat,
À débrancher le rhéostat
De sa flèche. Le résultat
Fait que dans son sens réversible
Toute particule extensible
En onde use de ce possible
Y compris le Kaon fissible
Qui peut se diviser en trois
Et revenir sans frais d'octrois
À son unité. Toutefois,
Une idée, ou de maladroits
Calculs de poids ou d'ajustage
Veulent parfois qu'il se partage
En deux seulement. Ce ratage,
Sans recours le livre en otage
Au Temps tel que je m'y sou mets.
À jamais il restera double
Comme je suis.

Ce cas me trouble
Et je recherche désormais
Quelle loi fatale ou fortuite —
Glissement, syncope, cahot —
M'asservit à cette conduite
Modulable pour le Kaon,

Et comment en un sens contraire
Vers mon unité me soustraire
À l'aiguillon du Temps, ce taon.

OceanofPDF.com

Le photon, qui peut s'amatir,
Ne connaît jamais l'impotence.
Un peu plus, un peu moins intense,
Incapable de ralentir

Comme d'augmenter sa vitesse,
Il avance toujours au train
Auquel la Nature l'astreint
Et nous brûle la politesse.

Si, voyageant dans un vaisseau
Interastral qui vagabonde
À deux cent mille la seconde,
J'allume soudain le faisceau

D'une lampe de poche, croire
Qu'il profitera du moment
Pour filer paresseusement
À cent mille, c'est illusoire :

La foule dense des photons
Qui le composent, tout de suite,
À trois cent mille a pris la fuite
Et jamais nous ne les battons.

À moins (hypothèse d'école)
Que nous n'égaliions ce record
À force d'énergie, encor
Qu'un engin volant qui décolle

Puis accélère sans cesser,
D'autant rétrécisse à mesure
Pour s'anéantir sans bavure
Contre ce mur qu'il veut forcer.

Mais la photonique Lumière
Modère d'elle-même un peu
Son allure dans un milieu
Où, douce comme une infirmière,

Elle fait des eaux un tilleul,
De la menthe ou de la verveine
Pour consoler de sa déveine
L'Humain abandonné tout seul

Au bord de cette immense vasque
Percée ainsi qu'un entonnoir
Où le sucre enflammé de l'astre
Soleil fond dans un café noir.

OceanofPDF.com

On pouvait espérer que la Matière Noire,
Ce fantôme qui hante à ras bords l'Univers
Et le pousse peut-être, avec ses revolvers
Gravitationnels, vers une patinoire

Où tôt ou tard il finira par trébucher,
On pouvait espérer, dis-je, que la Matière
Noire différencierait, tant elle est cachottière,
De celle qui rassure ici notre toucher.

Eh bien non : c'est pareil. La peur du ridicule
Ne l'a pas affectée alors qu'on découvrait
Qu'elle a fait de son mieux dans son coin, en secret,
Pour reposer aussi sur de la particule.

Laquelle ? On n'en est pas encore à ce point-là
De la déterminer : beaucoup de candidates
Se pressent au guichet, fortes ou délicates.
La plus aimable semble être la Wimpzilla.

Mais c'est aussi la plus massive (à dix puissance
Douze sur le cadran Gigaélectronvolt),
La seule qui saurait manipuler ce colt
Auquel l'Univers doit de filer doux. On pense

Qu'elle est comme ses sœurs et frères (neutrinos,
Majorons qui jamais n'auront de majorette),
Un faible résidu de la belle lurette
Où le Big Bang venait d'allumer ses fourneaux.

Donc des dames d'âge certain, des douairières
Heureuses de causer pareils encombrements
Et de se procurer sur le tard des amants
Séduits par leur destin sombre d'aventurières.

Mais qu'en sortira-t-il ? L'invisibilité
Sera bientôt vaincue et fournira des preuves
Sur les agissements clandestins de ces veuves
Dont la Noire Énergie a peut-être hérité.

OceanofPDF.com

Quand il voit tant de champs et tant de particules,
Tant d'ondes, d'anti-tout et de dimensions,
Notre cerveau frémit de tous ses ventricules
Et nous balbutions.

Le vide est énergie et la ferme matière,
D'atomes en neutrons, en quarks se résumant,
Ne saurait assigner la plus vague frontière
À son morcellement.

La poursuivre devient une tâche infinie
Et la raison nous pousse à la timidité.
Mais nous soupçonnons là l'effet d'une ironie
Qui pique la fierté,

Voire l'orgueil : un dieu de la sorte nous tente
Et nous mordons de proche en proche à l'hameçon.
L'Esprit, avec sa promptitude impénitente
Écarte la leçon.

Mais qu'est-ce que l'Esprit, la fluide noèse
Qui peut envelopper, pénétrer, concevoir
Et se représenter l'invisible à son aise
Comme dans un miroir ?

Si le courant mental possède un véhicule
Comme tant d'ondes ont en commun le photon,
Il nous faut lui trouver aussi sa particule :
J'offre le cogiton.

Je le laisse à prouver par le laboratoire
Et les équations des gymnastes de l'X,
Mais le dis nécessaire et même obligatoire
Comme à soie un bombyx.

De nature à la fois ondée et ponctuelle,
En rien pourtant le fruit d'une combinaison,
Il soustrait à l'autorité spirituelle
Intellect et raison.

Il leur donne une assise étroite mais robuste
Dans ce monde que la Physique aime concret
Au point de se conduire un peu comme Procuste
Quand il équilibrait :

Elle coupe au besoin la longueur qui dépasse,
Étire ce qui manque au-delà de son lit
(Voir les dimensions qu'elle ajoute à l'espace ;
Le vide, qu'elle emplit).

Au matérialiste on propose l'exemple :
Le cogiton-matière, actif dans le cerveau,
Ajoute l'élément qui manquait à son temple.
Démêlons l'écheveau :

Jusque dans le sommeil une incessante orgie
Anime le cerveau : tout lui fait aliment
Qui nourrit au berceau la fantasque énergie
De son rayonnement.

Reclus dans les parois de la boîte crânienne,
Que n'invente-t-il pas à propos du dehors,
De l'auguste Almageste à l'ivresse einsteinienne,
Et vers quels autres bords ?

Car la Nature fuit mais demeure impassible

Et, bien qu'elle se prête à nos modes d'emploi,
Elle garde à l'abri des forêts du Possible
Sa plus secrète loi.

Mais le Possible attend sans doute qu'on l'explore,
Car le vrai quelquefois se cache sous l'erreur,
Et même l'ignorant, quand il rêve ou phosphore,
Se voit en découvreur.

C'est alors que l'Esprit impatient s'envole,
Erre puis s'enhardit à poser des jalons
Jusque dans le Vide et, superbement frivole,
Avance à reculons.

N'est-ce pas l'Univers qui, voulant se connaître,
Se scruter à l'écart de son propre fracas,
Ouvrit le champ Pensée et, par cette fenêtre,
Se penche sur son cas ?

Elle est le microscope ou bien le télescope
Sous lesquels il se fait son propre observateur,
Lui qui tout à la fois s'excède, s'enveloppe,
Et mobile et moteur.

Nous sommes l'instrument du souci qui l'agite :
Que suis-je, d'où venu, comment et dans quel but ?
Et nous cherchons pour lui la réponse prédite
Par son fougueux début.

Le cogiton s'affaire entre toutes les Forces
Dont l'union permit ce bond inaugural.
Il tente d'abolir leurs apparents divorces
En un seul grand choral.

Ou peut-être se sont-elles coalisées
Afin de le tirer de l'indistinct plasma.

Et s'il n'obéit pas à d'augustes visées,
Le hasard le forma.

Est-il le composant ultime du neurone ?
Encore plus subtil que l'humble neutrino,
Il se glisse à travers tout ce qui l'environne,
Fantasque chemineau,

Assidu messenger de la pure Énergie
Qui se confond avec la pure Volonté.
Sans lui l'entendement ne serait que magie ;
L'esprit, vague entité.

Pour plausible je tiens ce granule psychique
Qui se mêle de tout, bien, mal, comme il lui plaît,
Ensemble agent de l'ordre et du rêve anarchique :
Je pense, donc il est.

La science non moins que le bon sens l'exige
Car à chaque moment nous l'expérimentons :
Pour que l'Esprit carbure, il lui faut sans litige
L'aide des cogitons.

Tel est mon postulat. Ô savant qui l'écartes,
N'appelle pas sur moi la hargne d'Alecto :
Il suffit d'ajouter, sans offense à Descartes,
Un n à cogito.

OceanofPDF.com

ATTRAITS DU VIDE

OceanofPDF.com

Une première version de cette partie a paru dans le numéro 8 de la revue *Fario*,
en février 2010.

OceanofPDF.com

S'il n'y a pas de Temps, il n'y a pas d'Espace.
 En l'absence d'Espace, il n'y a pas de Temps.
 Leur couple est un centaure aux trots assis constants
 Qui se chevauche mais jamais ne s'estrapasse.
 Qu'y avait-il alors quand il n'était pas là ?
 — Rien. Donc si l'on se fie à l'étymologie
 (Aliquam rem), peut-être au moins la nostalgie
 D'un quelque-chose qui soudain se révéla
 Mais suppose un désir auquel déjà préside
 Un certain Temps encore à l'état d'embryon
 Et, de l'Espace, un minuscule échantillon
 Perdus ou dilués dans le néant du Vide.

En quoi le Vide est-il réductible au néant ?
 En ce qu'il ne contient pas de Temps ni d'Espace ?
 Mais cette assertion nous mène dans l'impasse :
 On vient de le peupler et, le cas échéant,
 On le verrait plutôt comme une barbotière
 Où le noble centaure, entre autres avatars,
 Se décomposerait en couple de canards
 Évoluant sur l'eau trouble de la Matière,
 Y trouvant sa pâture et, dès lors renversant
 Les rôles, nous poussant à croire que l'Espace
 Existe afin que la Matière se prélasse
 Après les bonds de son jeune âge effervescent,
 Et que le Temps, qui fut toujours une patrie
 Amère à ses enfants qu'elle expulse, devînt
 Temps d'épreuve imposé d'un programme divin
 Qui nous en délivrât. Mais la planimétrie
 Où l'Espace et le Temps voisinent sans contact,

Avec l'Espace-Temps se change en un volume
Dont chaque point de Temps en Espace transhume,
Dont chaque instant d'Espace a son effet exact
Sur le déroulement propre de la durée.

Ainsi l'Univers sort d'un site et d'un moment
Qui ne firent qu'un seul noyau d'éclatement
Où l'union d'Espace et Temps est demeurée.
Et ce couple, assouplis ses liens trop étroits,
Par une gymnastique harmonieuse règle
Jusqu'au vol de l'esprit colibri, comme un aigle
Dans un ciel jusqu'alors permis aux seules trois
Pauvres dimensions du domaine d'Euclide.
Il plane et, de son œil au pouvoir réputé,
Considère dessus, dessous, l'immensité
Flottant dans la cinquième, apanage du Vide.
Mais c'est comme à travers un prisme interférent
Qui trouble un autre ciel et lui dérobe encore,
Entre ondes et rayons qui l'empêchent d'éclore,
Le sens du Temps nomade et de l'Espace errant.

L'Espace ouvre la page et le Temps, écriture,
Y consigne les faits. Mais il n'eut pas le temps
D'enregistrer le choc des tout premiers instants,
Quand naissait avec eux la Matière future,
Celle que de nos doigts, nos yeux, notre raison,
Nous éprouvons autour de nous où, refroidie.
Elle s'offre à peu près solide et s'irradie
Dans nos tissus vivants et leur effloraison
Jusque dans les rameaux subtils de la pensée.
Mais telle aussi que ses éléments les plus fins
Se divisent toujours plus loin vers des confins
Où sa réalité se trouve menacée.
Ou cherche-t-elle encore à s'y reconcentrer
À cette densité qui voulut qu'elle explose,

Durcisse, s'équilibre et se métamorphose
En chair qui la façonne et veut la pénétrer ?
Proviendrait-elle alors d'un Temps et d'un Espace
Où l'opération — ailleurs, auparavant —
Eut lieu comme en un point où, tout se résolvant
(Matière, Temps, Espace) en foudre, se fracasse,
S'épanouit en fleur de feu sombre qui croît,
Et, le fruit mûr à cœur, dans la phase finale,
Répand de toute part sa vigueur séminale.
Ailleurs... Avant... Mais au juste de quel endroit ?
L'Énergie était-elle aussi celle du Vide,
Et le néant, trop plein de soi pour l'accueillir,
Pouvait-il la laisser fuser et l'envahir
Sans connivence occulte, affinité lucide ?

Peut-être n'y eut-il jamais tout à fait Rien
Ni Tout, mais par un jeu de leur équivalence,
Ce quelque chose dont la nature balance
Jusque dans le cerveau perplexe du Terrien.
Jeté là comme un simple accident du Possible
À l'œuvre sans répit dans son vaste bazar,
Il y trouve tantôt le plan compréhensible
D'un Dieu, tantôt les lois obscures du Hasard.

On nous l'a seriné longtemps :
La Nature a horreur du Vide,
Et le Physicien lucide
Comme les plus incompetents
Cerveaux rêveurs de la planète
Entérinaient ce postulat.
Mais il fallait que s'en mêlât
Une substance aussi concrète
Et diffuse que le grand air
Pour pénétrer tel un incubé
Le moindre millimètre cube
De l'Espace : ce fut l'Éther.
Et l'Éther pouvait être vide
De ceci, voire de cela :
Plein de lui-même il était là
Et tout baignait sans qu'une ride,
Un grumeau pût le déranger
Dans cet élément invisible,
Neutre, impalpable, indivisible
Mais susceptible d'héberger,
Comme un liquide amniotique,
Des triplés à jamais unis :
L'Homme, entre les deux infinis,
N'ayant plus qu'à mettre en pratique
Le rêve de naître, au milieu,
Avec une neuve innocence
À la parfaite connaissance
Du projet cosmique de Dieu.

Or de nos jours on en décide

Autrement : le Vide revient
En force, et donc il n'est pas rien.
S'il est quelque chose, le Vide
(Mais il faut avoir distingué,
Car le vide intergalactique
Diffère du vide quantique
Bien moins vide et presque plus gai :
C'est de lui qu'il s'agit, avide,
Quoique derrière le rideau,
De conserver comme Godot
Absent, la vedette), le Vide
Serait-il en vérité plein ?
La notion s'est élargie :
On le comble d'une énergie
Élastique, tel un tremplin
Où prend élan l'aléatoire
Qui rebondit dans l'avéré.
On le pèse, on l'a mesuré
Même au début de son histoire,
Quand tout n'était qu'un gros bouillon
De rayonnement, de matière,
Surgi d'une étroite chatière
Et jetait le brûlant brouillon
D'un Univers presque solide
Où ne l'emportait que de peu
Sur les ratures, ce qui peut
À présent se lire.

Le Vide

Communique avec ton esprit,
Poète, lorsque tu te penches
Pour former sur les pages blanches
Des vers dont le nombre est prescrit.
Sinon l'Univers serait prose

Amorphe, alors que les amas
Riment ainsi que tu rimas
Sur le Vide où naissent la rose,
Les soleils et les Palomas.

OceanofPDF.com

Quand il n'y avait rien, si le « rien » fut jamais
 (Entourons chaque mot de prudents guillemets),
 Qu'était-ce que ce « rien » ? La réponse est ardue.
 Imaginons-le « vide ». Et de quelle étendue ?
 Car un vide absolu pourrait être aussi bien
 Un point évanescent et réductible à « rien ».
 Donc entre « tout » et « rien » se balançait le Vide
 Et, du balancement, quelque chose d'hybride
 Se serait prononcé comme un léger frisson
 Mais qui, s'amplifiant, eût fait naître un soupçon
 D'irrégularités instables, floconneuses,
 Prises comme le gaz des jeunes nébuleuses
 Au piège sans recours que tend la Gravité.
 Ainsi naquit peut-être, à faible densité,
 Le plus subtil état premier de la Matière.
 Les flocons s'agrégeant en masses de poussière,
 Croissant et s'échauffant à des degrés déments,
 Auraient partout creusé des trous noirs écumants
 Où plongeait l'excédent de ces remous quantiques.
 Lesquels, en conjuguant leurs flux énergétiques,
 Provoquèrent soudain l'énorme explosion
 D'où surgirent l'Espace et notre vision,
 Que gouverne le Temps, d'un Univers avide
 De retrouver la douce indolence du Vide,
 Ou d'y sombrer enfin dans sa totalité
 Et comme s'il n'avait même jamais été.
 Le cycle reprendrait à sa dernière escale :
 Mais comment ce retour si quelque verticale
 Volonté, sur le Vide ataraxique, n'a

Provoqué le frisson qui le conglutina ?
Ou le mot *Vide* ment, ou l'infirmes Pensée,
Faute de lui donner un sens, se voit forcée
De situer l'élan cyclique et son moyeu
Sous une autorité toute-puissante. Dieu ?
N'en avons-nous pas fait depuis longtemps litière ?
Mais ce frisson du Rien flocculant en Matière
Semble accorder au Vide un divin attribut.
Tout différent du Père et Créateur barbu
De notre catéchisme et des livres d'images,
Le Vide serait-il le dernier de ces mages
Dont nous avons besoin pour que l'Univers ait
Quelque chose d'encore un peu civilisé,
D'humainement logique au moins dans sa machine
Qui, comme tout effet, ayant une origine,
Ignorerait sa raison d'être et son destin ?
Quand le rayonnement fossile fut certain,
La doctrine de Hoyle apparut saugrenue.
Mais la Création, qu'il disait continue,
Pourrait bien être telle en termes de quanta :

Advint donc que le cœur du Vide grelotta
De froid, de solitude infinie, et qu'une onde
S'en propagea bientôt, de sa masse profonde
Vers la surface étale : elle vibre ; on va voir
S'animer lentement ce plan du réservoir
Où sommeille à l'état de Rien tout le Possible.
Puis l'agitation se fait incoercible.
La fréquence de l'onde augmente : elle a porté
Sa fougue oscillatoire à telle intensité
Qu'elle acquiert à présent presque une consistance.
La crise se poursuit sans une rémission :
Le Vide enfin déborde et le feu du climat
Métamorphose l'onde épaissie en plasma

Où le rayonnement mène sa catalyse,
Et le flot indistinct s'individualise :
En combats, en amours s'affrontent électrons
Libres, photons obscurs encore, et les neutrons,
Les protons et les quarks : Ilion et Sodome !
Mais tout s'apaisera dans le sein de l'atome
Chacun se rangeant moins à son affinité
Qu'à l'ordre qu'établit la loi de Gravité.
Tandis que la Matière endurecit, s'exténue
À quoi vaque le Vide ? Il songe, continue
De frémir sur les bords, pour le reste vacant.
Tandis que les amas établissent leur camp
Toujours plus loin, toujours plus vite, il se ramasse
Et se dilate en soi, sans Temps et sans Espace.
Mais on ne sait pourquoi ce parfait orphelin
Prodigue sans arrêt de l'eau pour le moulin
Dont la farine astrale au ciel épanouie
A nourri le trop-plein qui fit germer la Vie.

OceanofPDF.com

Sujet comme je suis aux troubles du vertige,
 Qui me saisit parfois sur le bord d'un trottoir,
 Il n'est pas surprenant que le Vide me fige
 Comme l'œil du serpent immobilise un loir.
 Car je suis paresseux aussi, mon vers le prouve
 Et son rythme fidèle aux mètres anciens.
 Mais le Vide plus vieux encore s'y retrouve :
 Ces accents mesurés sont peut-être les siens.
 Je l'y hèle. Entend-il ? S'il était vraiment vide,
 Quel écho répondrait à l'appel de son nom ?
 C'est ma vacuité personnelle qui vibre
 Quand je crois percevoir son murmure. Sinon,
 J'écoute ceux qui l'ont, d'une mousse quantique,
 Farci, senti frémir telle, d'un violon,
 L'harmonique onduleuse au choc du frénétique
 Tutti qu'a déchaîné le big-bang ; ceux qui l'ont
 Fait ainsi le milieu neutre où la tabagie
 Des éléments premiers déroula ses anneaux,
 En resserra les nœuds avec tant d'énergie
 Qu'y naquirent ici puis là de fins grumeaux,
 Lesquels, comme au hasard dans l'étroite chaudière
 Où le magma fumant s'était vite épaissi,
 Maillèrent les premiers filets de la matière
 Pour sa pêche — et le Vide y frétilait aussi.

N'allait-il pas d'ailleurs au-devant de lui-même ?
 L'Univers se dilate au cœur d'un océan
 Qui, s'il n'est pas le Vide homogène suprême,
 A quelques attributs étranges du Néant.
 Or le Néant n'a pas de statut en Physique :

À quoi peut-il servir ? Comment le mesurer ?
Comment le définir — impalpable, aphasique —,
Sinon comme l'envers d'un Réel saturé
Où l'astre mort escorte une étoile gravide,
Où la fuite des gaz dans la vacuité
Stellaire, va troubler sa profondeur limpide
Qu'envahissent déjà Lumière et Gravité ?
On imagine alors un Univers, avide
De conquête, annexant au règne de ses lois
Son environnement sans substance, le Vide,
Mais n'en colonisant jamais, à chaque fois
Qu'il relance sur tous les fronts son offensive,
Qu'une part où s'installe une insécurité,
Car le Réel s'y fixe auprès d'une passive
Présence du Néant par nature indompté.
Mais quel Monde ? Celui de notre Voie-Lactée
Ou bien le Tout caché par l'ultime horizon
Et qui, d'être privé d'une aire illimitée,
N'a pas à l'évidence une seule raison ?
Où placer en ce cas un Néant exotique
Offert à l'appétit d'exister du Réel
Et tel qu'on l'a trouvé dans le Vide quantique,
Quelquefois dévorant mais presque virtuel ?
Là, l'Espace et le Temps hésitent, la substance
Se divise sans fin, ensemble onde et poisson,
Et chaque événement dément l'omnipotence
De la logique en acte au ciel. Cette leçon
Peut-elle s'appliquer au jeu des galaxies ?
Ne s'agirait-il pas de sautes de niveaux
Dont les ruses de lois encore inéclaircies
Nous font chercher à tort des principes nouveaux ?

Cependant nous jugeons, liés à la durée
Comme sur un cheval emballé qui bondit

Par cette immensité sans limite assurée :
Plus il galope et plus elle s'approfondit,
Plus la course devient un effort immobile
Par rapport à son champ dépourvu de jalons
Dans la distance inépuisable qui défile
Comme en suspens tandis qu'en suspens nous allons.
Le Temps qui nous gouverne a fait obligatoire
La règle des débuts et des achèvements,
Mais pourquoi l'Univers aurait-il une histoire,
Hors celle qu'il répète en ses débordements
Qui, si nous en croyons la haute astronomie,
Chaque jour un peu plus sûre de son savoir,
N'ajoutent que tumulte à la monotonie
Et mystère aux secrets qu'ils nous ont laissé voir ?
Ce que nous ont appris nos cosmiques annales,
Aussi loin qu'on a pu défricher le sentier,
Serait-il l'étalon de mœurs régionales
Peuplant de leurs reflets l'Univers tout entier ?
La somme des pareils serait donc identique
En valeur à chacun des accidents locaux,
Et l'Univers n'aurait qu'un sens arithmétique :
L'addition d'un un soustrait par ses échos.
Néanmoins l'Univers (ou disons : la Nature)
Ne juxtapose pas existence et Néant,
Ne les mélange pas non plus dans sa structure
Où le Réel solide et le Vide béant
Formeraient un seul tout concret et pneumatique,
Dilaté par endroits, à d'autres aplati.
Je présume qu'ici l'enseignement quantique
Viendrait corroborer un songe d'apprenti.

Le Réel n'a jamais une pleine existence :
Presque une émotion du Néant (qui n'est pas,
Puisque je le désigne, une totale absence),

Il se borne à franchir furtivement le pas
Qui conduit le Néant à prendre consistance,
Mais pour qu'il se ramène à l'état de Néant.
C'est comme un battement d'horloge, de balance,
Un flot paradoxal qui monte en refluant,
Le point critique où Vie avec Mort coïncide,
Car ces allers-retours se font simultanés.
Et nous ne percevons ni le plein ni le Vide
Mais l'état vibratoire où nous sont tous donnés
Sous leurs aspects divers l'Espace, la Lumière,
La Matière et le Temps qui semble mesurer
Cette vibration, quand l'unique première
Et dernière seconde éclôt, mais sans durer,
Dans un Toujours distinct de notre loi des causes.
Un Toujours-et-Partout dont Vide (ou bien Néant)
Et Matière ne sont que deux métamorphoses
Permanentes de l'une en l'autre se créant,
Comme se maintiendrait sans faiblir l'étincelle
Où l'électron heurtant son double s'abolit.
Cette relation est comparable à celle
Que le Relativiste autrefois établit.
Rien ne peut être absolument ni ne pas être
Absolument. Le sort de l'Être est relatif
À cette absorption mutuelle. Connaître
Le Réel est savoir qu'il est aussi fictif
Que nos jours envolés et ceux que nous réserve
Et que nous volera le Temps, autre valseur
Impitoyable au bal où tournent de conserve
Le Soleil et la Terre avec sa pâle sœur.

Alors, que l'Univers soit ou non isotrope,
Qu'il possède un volume ou flotte éperdument,
Qu'importent les couleurs de son cinémascope :
Le point essentiel tient dans ce Battement.

Sa nature le rend suspect à la Physique.
Refusant par pudeur l'engagement frontal,
Elle entame, prudente, une approche d'oblique
Et le Vide ici joue un rôle capital.
Ne semblerait-il pas, même, qu'y ressuscite,
Sous une forme neuve, Éther, ce vieux acteur
Parfait dans les emplois de serviteur tacite
Et dévoué jusqu'à la mort ? Il est porteur
À présent d'Énergie inconnue — elle est « sombre ».
Si complexe que fût ce grand scénario,
On ne prévoyait pas le trouble que son ombre
Allait jeter dans son intrigue. Le brio
Du Vide déconcerte : a-t-il cette énergie
Ou se contente-t-il de la véhiculer ?
L'aurait-il excitée ou l'a-t-il assagie
En grandissant lui-même afin d'inoculer
À l'inerte Néant un vague frisson d'être ?
Quoi qu'il en soit le Vide est un hôte opportun
Dans l'hôtel Univers : rentré par la fenêtre
Après avoir été jeté dehors comme un
Écornifleur banal, on le choie, on le fête
Comme si l'on comptait qu'enfin il résolût,
Grâce aux moyens considérables qu'on lui prête,
Un problème épineux dont dépend le salut
De l'entreprise. Car l'analyse comptable
A révélé tantôt un grave déficit
Qui ne pourrait le rendre à long terme rentable,
Tantôt un alarmant excédent de profit.
Pour peu qu'elle eût un fonds, la fortune du Vide
Viendrait légitimer ce bénéfice indu.
Mais s'acquittera-t-il sans retard ? En liquide ?
Ou laissera-t-il pendre une ardoise ?

Attendu

Que ma cervelle, auberge espagnole, l'héberge
Par une affinité naturelle entre creux,
Je porte sur le Vide un regard qui diverge
De celui du savant modeste et rigoureux.
Sans détriment pour l'une ou l'autre théorie,
Je le vois à la fois conduire et moduler
Le flux de cette source obscure d'Énergie
Qui partout se répand. Il reste à déceler
Le principe et le lieu de sa surabondance,
Pour moi je les situe au cœur du Battement
Où le Tout et le Rien exécutent leur danse.
Car l'Énergie est Rythme et, pour nous, mouvement
Qui nous ouvre l'Espace. Et le Temps ? Il le trompe
Par le rebond du pas syncopé qui nous met
Aussi proches du Battement qu'il le permet.

Salut à ceux qui par le tambour et la trompe
L'ont démontré tandis qu'Albert le confirmait.

OceanofPDF.com

Équivoque, le Vide est-il inconséquent ?
 On voit comment il peut agir (sa mécanique),
 Mais quel secret désir l'agit, quelle panique
 L'aura mis hors de soi tout à coup — et puis quand ?
 Nous savons établir une chronologie
 Des tout premiers moments confus de l'Univers
 Où l'Espace et le Temps naquirent aux enfers
 D'un brandon minuscule effarant d'énergie :
 Le Vide se vidait en explosant partout,
 Nous dit-on, mais dans quel espace, si l'Espace
 Sortit de cet éclat ? Peut-on faire l'impasse
 Sur son compère Temps surgi du même coup ?
 Car *partout* doit s'entendre aussi pour la durée :
 Si le grand choc initial n'a pas de lieu,
 Comment l'assujettir à quelque moment-pieu
 Dont sa course à ce souffle épars s'est délivrée ?
 Ainsi l'événement du geste créateur,
 Fruit d'un repli sur soi follement centripète,
 Va se perdre aussitôt, puisqu'il ne se répète
 Jamais. Le Vide alors est l'accélérateur
 Qui pousse le Créé vers une forme inverse
 De retour au foyer Néant qui l'abrita
 Et, dans l'Espace-Temps, élastique habitat,
 Il le dilate sans limite et le disperse.

Venu du Vide j'y retourne : quel détour !
 Quel merveilleux, amer, ironique intermède !
 De quelle équation espérer qu'elle m'aide
 À croire en la douceur véritable du jour ?
 Est-ce là qu'elle éclôt et puis se réfugie

Ainsi qu'une souris sous les pattes d'un chat,
La Vie : au sein du Vide ? Ou bien s'il accoucha
Sans aucun géniteur de ce flot d'énergie ?
Nés du Rien, le Soleil, la rose, le passant
Ordinaire, les yeux lointains de l'astronome ?
C'est que le Rien se voit et s'interroge : un homme,
Composé des débris d'un astre incandescent,
Le fait devenir Tout, le sonde, le mesure
De façon toujours plus précise qui promet
Qu'un champ plus large encore, un plus âpre sommet
L'attend et lui paiera toujours avec usure
L'effort indifférent au Rien : ce n'est jamais
Pour qu'un élément naisse en faveur de la Vie
Qu'une étoile s'échauffe et semble inassouvie
Tant que n'a pas sauté sa poudrière, mais
Parce que cette étoile explose que la Vie
Patiente, au bonheur des rencontres, des vents
Et de mille détours hasardeux ou savants,
Touche en haut de l'échelle étourdiment gravie
Où d'orgueil et d'effroi soudain nous chancelons.

Si nous sommes vraiment des rejetons du Vide,
Il nous reste à mener la même tâche aride :
Monter jour après jour de plus durs échelons.
Mais pourquoi remuer ciel et terre, des tonnes
De zéros, d'électrons et nous aventurer
Par les plis de l'Espace-Temps courbaturé
Ou la vierge forêt stellaire, en Livingstones
Que ne retrouvera jamais aucun Stanley ?
Pourquoi, si le Soleil lui-même doit s'éteindre,
Ne pas rester en paix entre le Cher et l'Indre
Où le vin et le miel ruissellent, et le lait
Et la douce rumeur de la langue française ?
Quel divertissement, quel baume, quelle ascèse

Guériraient la démangeaison de ce prurit
Qui tient comme le ciel grouillant d'astres l'esprit ?

OceanofPDF.com

J'ai nommé « Vide » le milieu
D'où le Possible advient : ce monde
N'est qu'un de ceux dont surabonde
L'imagination d'un Dieu.
Quelle que soit sa fantaisie,
Nul de nos rêves imprudents,
Nous qui sommes ses descendants,
Ne relève de l'hérésie
Plus que les calculs rigoureux
Et l'éclair de l'intelligence
Qui sans relâche réagence
Notre univers aventureux.
Il n'est pas alors chimérique
De le supposer voisinant
Avec un autre continent
Incertain, comme l'Amérique
Avant la preuve de Colomb :
Un ? Ou plusieurs que juxtapose
L'infini, voire, par osmose,
Et chacun à son échelon,
L'un dans l'autre — à chacun loisible
De croire qu'il contient le tout
Tandis que l'impensable bout
Dans la marmite du Possible.

N'y eût-il en réalité
Qu'un seul Univers — soit le nôtre —,
Nous le découvrons toujours autre
À mesure que prospecté
Jusqu'à des limites extrêmes,

Il paraît en divers endroits
Instituer ses propres lois
Ainsi qu'autant de stratagèmes
Destinés à nous abuser.
Mais c'est lui qui se conjecture
Dans chaque nouvelle figure
Du Possible, sans l'épuiser.
Et si nos méninges fécondes
N'ont pas imaginé ces mondes,
Nous aurait-il conçus pour voir
Se refléter dans un miroir
Ses incertitudes profondes ?

OceanofPDF.com

APPROCHES DU POSSIBLE

OceanofPDF.com

Le Possible n'a pas de sens scientifique :
 Jamais on ne l'a mesuré.
 C'est un domaine où l'amateur trafique
 Et sans même un espoir de vente à réméré.

Cependant le Possible existe :
 Sous son état ici-bas accompli,
 Il garde plus ou moins le côté fantaisiste
 Qui le caractérise au fond de son repli.

On ne sait pas quel démon l'en déloge :
 Personne n'est encore allé de près y voir.
 Mais le temps est venu d'entreprendre l'éloge
 De ce fabuleux réservoir.

L'univers en désordre est sorti de sa masse
 Avec les lois qui l'ont ensuite gouverné,
 Et comme il n'a pas peur d'une grimace
 C'est aussi là que je suis né.

Or je me juge assez bizarre
 Pour supposer qu'en outre il a pu mettre au jour
 Mille autres Univers dont la forme s'égare
 Loin des circuits que le nôtre parcourt.

Mais pour mettre en valeur sa nature féconde,
 Il suffit d'observer notre comportement :
 Le Possible à chaque seconde
 Suit pas à pas ce rêve transhumant.

Aucun de nos desseins qui n'ouvre
Cent possibles divers, soit autant d'hameçons
Entre lesquels le hasard nous découvre,
Mieux que la volonté, ce que nous choisissons.

Tranquillement réfléchie ou hâtive,
On dirait qu'elle n'a jamais
De résultat réel que par rétrospective :
Quelles fleurs ont germé des grains que je semais ?

J'aurais voulu des lis : j'avais du chrysanthème ;
Le cyclamen amenait du cactus ;
Quand je répandais des je-t'aime,
Je récoltais l'ortie ou des turlututus.

J'ai donc été souvent trahi par le Possible
Et je devrais lui garder une dent
Ou dans le non-agir demeurer inflexible.
Mais rien ne sert d'être prudent.

Car ce n'est pas sa manne qui décide :
Il verse à l'aveuglette et le hasard accourt
Et se révélant plus lucide
Remet en jeu la vie au tapis de l'amour.

OceanofPDF.com

Nous avons, pour contrer l'envahissant Possible,
Un arsenal de lois.
Par exemple, jetons en l'air un bout de bois :
Rien n'est plus prévisible
Que de le voir bientôt retomber sur le sol.
Il obéit au code
Réglant sa trajectoire au moment de l'envol.
C'est beaucoup plus commode
Que s'il fuyait tout droit ou demeurerait en l'air.
Et nous savons de même,
À l'avance, comment se résout le problème
De l'eau, des gaz, du fer
Dans les divers états de chaleur où les place
Nature ou nos travaux.
Ainsi la loi permet que l'on se débarrasse
De cas toujours nouveaux.
On voit bien cependant que le Possible hésite
Avant de s'engager
Dans le troupeau de cet intraitable berger,
La loi, qu'il parasite
Quand il entre chez nous en douce ou par quanta :
Il avance, recule,
Explore méfiant son nouvel habitat
En onde ou particule.
Puis progressivement se fait une raison,
Renonce à son errance
Et, sous l'effet qu'on nomme une décohérence,
Meuble notre maison.
Mais comme il ne l'a pas tout librement choisie,

Il s'y sent à l'étroit :
D'autres dimensions, sans plafond ni paroi,
Piquant sa fantaisie,
Il s'échappe en dehors d'un pénible Univers
Où la contrainte règne,
Pour d'autres où les lois veulent qu'on les enfreigne,
Où tout marche à l'envers.
En vérité partout le Possible se presse
Pour exister. Aussi
L'Impossible, poussé par sa grande détresse,
Par chance y réussit.
Nous n'ignorons pas tout des mondes qu'il se crée
Car dans notre séjour
Il devient quelquefois l'occasion sacrée
Où s'accomplit l'amour.

OceanofPDF.com

Dans l'Univers où chaque particule
 A son antiparticule et ne doit,
 Si sagement qu'elle se véhicule,
 La rencontrer (elle explose), pourquoi
 Ne pas imaginer que le Possible
 Aurait la sienne et que l'occasion
 (L'autre victime étant donc l'Impossible)
 L'abolirait dans la collision ?

Car l'Impossible est aussi du Possible
 Mais sur lequel pèse un lourd interdit.
 C'est de l'Antipossible en discrédit
 Auprès des lois qui n'ont rien d'extensible
 Et qui, veillant sévèrement au grain,
 Ne laissent rien passer qui contrarie,
 Dans le réel sinon en théorie,
 Leur despotisme. Impossible est chagrin :

Présent sans doute au début de la fête,
 Quand Possible semblait illimité,
 Il comprend mal qu'on l'ait, comme une bête
 Dans un jeu de quilles, persécuté,
 Chassé pour son indifférence aux règles
 Qui commençaient à s'établir. Il croit
 Que ses façons surprenantes, espiègles
 Leur eût ouvert un cercle moins étroit.

Possible dit qu'il se trompe : une étude,
 Même hâtive, en tout lui fait raison
 En démontrant que la combinaison

De ses pouvoirs touche à l'infinitude.
Il ne faut pas dès lors troubler le jeu
Et le soumettre aux lois de l'anarchie.
L'autre détient des masses d'énergie
Mais ne sait pas au juste ce qu'il veut.

Peut-être hante-t-il d'autres systèmes
Et nourrit-il leur possibilité.
Comme il s'y heurte à ces mêmes problèmes,
Il porte ailleurs sa virtuosité
Dont la splendeur d'un dieu serait jalouse
S'il n'en était l'un des meilleurs agents.
Mendeleïev et ses quatre-vingt-douze
Font près de lui figure d'indigents.

OceanofPDF.com

Notre Univers existe et c'est donc qu'il était possible.
On aimerait pourtant savoir quels sont les Univers
Impossibles, soit parce qu'ils marcheraient de travers
Dans tous les cas, soit en raison d'un genre incompatible

Avec le nôtre. Serait-il alors le seul possible,
Un modèle achevé de tous les autres Univers
Que l'on sait exister en long, en large et de travers
À l'infini sous l'horizon ? Mais est-ce compatible

Avec notre besoin constant de faire l'impossible
Pour remuer, comprendre et dominer cet Univers
Comme si notre sort humain était incompatible

Avec un Tout qui, cheminant peut-être de travers
Voudrait nous imposer les lois qui le rendent possible,
Et de la mécanique astrale à celle de mes vers ?

Le Possible est en général
De l'impossible domestique :
Il s'adapte, obéit, astique,
Et s'il reste conjectural

Il éprouve pourtant l'envie
D'être sûr et domestiqué,
En Impossible défroqué
Cherchant un emploi dans la vie.

Mais à voir la chose de près,
Elle apparaît beaucoup plus trouble :
Possible est souvent l'agent double
D'Impossible constamment très

Prudent. Conscient que ses frasques
Le dénonceraient aussitôt,
Il préfère l'incognito
Et s'avance donc sous les masques

De Possible rassurant, car
En cas de danger, la malice
D'Impossible prend pour complice
Et pour alibi le hasard.

Ce naïf acolyte endosse
Les séquelles de ses écarts
Et de concert les deux lascars
Accomplissent leur sacerdoce.

On voit ainsi la Gravité
Devenir parfois répulsive ;
L'électron, sur la défensive,
Se faire, à peine dépisté,

Onde fictive insaisissable.
Sous un doigt espiègle d'un dieu
Dont les mains tiennent le moyeu,
L'Impossible est un grain de sable

Qui met la machine en péril
Et qui sans répit nous oblige
À nous distraire du vertige
Fascinant de notre nombril.

OceanofPDF.com

J'ignore où le Possible niche
Et comment il peut s'accomplir.
Je le crois immensément riche,
Rien ne saurait le désempir.

En aucune façon cupide
Il ne demande qu'à donner.
Or il me fait penser au vide
Qui paraît n'emmagasiner

Que soi mais ferait un idoine
Transitaire entre l'accompli
Et le Possible, si la douane
Ne provoquait plus d'un conflit.

Ses ordres, d'où les reçoit-elle ?
Des lois qui règnent sous nos cieux ?
Et quelle fraude accidentelle
Parfois trompe les sourcilleux,

Muets cerbères qu'elle emploie ?
Et soudain je songe à Dirac,
Au plongeon du photon de proie
Dans l'océan d'où tout à trac

Il fait surgir l'électron ivre
De se sentir en liberté
Quand cette pêche le délivre
Pour qu'il soit enrégimenté

Fantassin dans la grande armée
Qui toujours plus vite en avant
Fuit. Et quand sera consommée
La nappe du Possible, un vent

Viendra balayer en tempête
Les débris du vide béant
Afin d'établir à perpète
Le seul Possible du néant.

OceanofPDF.com

FABLE

OceanofPDF.com

Une modeste goutte d'eau
Réfléchissait au bout d'une feuille de saule :
Réfléchissait des bois, des toits, des prés, l'épaule
De la Lune montant au sommet d'un coteau.
Plus mince qu'une pellicule,
Sa surface peignait, exact et minuscule,
Ce tableau, mais sans profondeur.
Elle le reflétait comme pour mieux l'exclure
De sa transparente rondeur,
Car sa réflexion était d'autre nature :
Alors qu'elle éprouvait son élasticité,
Elle se demandait avec perplexité
S'il lui fallait céder ou rester réfractaire
À ce qui l'attirait sans répit vers la terre.
Elle se balançait au bout de son rameau,
Tantôt en se gonflant et tantôt rétractée
Comme tout ici-bas branle, ondule, en un mot :
Danse, depuis la goutte d'eau jusqu'à la Voie-Lactée.
À la fin elle chut.
Mais déjà sur la feuille une nouvelle goutte
Se formait où, se mirant toute,
La Lune, qui suivait sa route,
Semblait juger l'ordre du Monde en somme bien fichu.



GALLIMARD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard*, 2012.

OceanofPDF.com

« On jalouse parfois le savant qui s'étonne
De la diversité du monde. Pour ma part,
Tantôt j'admire aussi le quark et le pulsar,
Tout ce qui les relie et qui les environne,
Tantôt cette splendeur me semble monotone
Voire obsédante à la façon d'un cauchemar.

Quel fol encombrement dans l'espace ! L'infime
N'en trouve jamais trop lui-même pour maigrir,
Farine de poussière impossible à pétrir,
Poil à gratter la chose au fond le plus intime,
Billon dilapidé très loin sous le centime
Et, pour notre clin d'œil entre naître et mourir,

Qu'est-ce que ce bazar astral qui, sans limite,
Fait valser sur des éventaires sans tréteaux
La même marchandise — ondes, gaz, rocs, métaux :
Pourquoi cette débauche à tant de dynamite
Vouée ? On voudrait demeurer comme un ermite
À regarder deux brins d'herbe fondamentaux. »

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

AMEN.

RÉCITATIF.

LA TOURNE.

AMEN. RÉCITATIF. LA TOURNE (« Poésie/Gallimard »).

LES RUINES DE PARIS (« Poésie/Gallimard »).

L'IMPROVISTE. *Une lecture du jazz*. Nouvelle édition revue et augmentée de *Jouer le jeu* en 1990 (« Folio essais », n° 143).

HORS LES MURS (« Poésie/Gallimard »).

L'HERBE DES TALUS (« Folio », n° 2793).

JOUER LE JEU (L'Improviste, II).

CHÂTEAUX DES COURANTS D'AIR.

ALBUM MAUPASSANT. Iconographie commentée (« Albums de la Pléiade »).

RECOMMANDATIONS AUX PROMENEURS.

RETOUR AU CALME.

LE SENS DE LA MARCHE.

LETTRE SUR L'UNIVERS ET AUTRES DISCOURS EN VERS FRANÇAIS.

ALLER AUX MIRABELLES (« L'un et l'autre »).

ALLER À ÉLISABETHVILLE (« L'un et l'autre »).

L'INCORRIGIBLE. Poésies itinérantes et familières (1988-1992).

LA LIBERTÉ DES RUES.

LE CITADIN.

LA COURSE. Nouvelles poésies itinérantes et familières (1996-1998).

ACCIDENTS DE LA CIRCULATION.

ALLER AU DIABLE, *roman*.

NOUVELLES AVENTURES DE PELBY, *roman*.

L'ADOPTION DU SYSTÈME MÉTRIQUE. Poèmes (1999-2003).

PONTS FLOTTANTS.

DÉMÊLÉS. Poèmes (2003-2007).

LA PHYSIQUE AMUSANTE.

LE GRAND ORCHESTRE (« L'un et l'autre »).

Aux Éditions Fata Morgana

LE BITUME EST EXQUIS (Charles-Albert Cingria).

CELLE QUI VIENT À PAS LÉGERS.

PREMIER LIVRE DES RECONNAISSANCES.

FERVEUR DE BORGES.

AFFRANCHISSONS-NOUS.

UN CALENDRIER ÉLÉGIAQUE.

NOUVEAU LIVRE DES RECONNAISSANCES.

LE MÉRIDIEEN DE PARIS.

MOYENS DE TRANSPORT.

TREIZE CHANSONS DE L'AMOUR NOIR.

LES CINQ POINTS CARDINAUX.

EUROPES.

TOUTES SORTES DE GENS.

BATTEMENT.

BATTUES.

AUTOPORTRAITS.

MOANA .

Aux Éditions Verdier

LA SAUVETTE (Cinquante poètes contemporains).

LE LIT DE LA REINE, *récits*.

LES FINS FONDS, *récits*.

L'AFFAIRE DU RAMSÈS III, *roman*.

Chez d'autres éditeurs

AUTOBIOGRAPHIE DU JAZZ, *Climats/Flammarion*.

CLÉONA et autres contes de voyageurs solitaires, *Climats*.

LE VINGTIÈME ME FATIGUE, *La Dogana*.

BEAUTÉ SUBURBAINE, *Pierre Fanlac*.

ABELNOPTUZ, *Théodore Bamoral*.

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre *Lettre au Physicien* de Jacques Réda a été réalisée le 16 avril 2012 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070135820 - Numéro d'édition : 236882).

Code Sodis : N51092 - ISBN : 9782072460067 - Numéro d'édition : 237663

Le format ePub a été préparé par ePagine
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

OceanofPDF.com